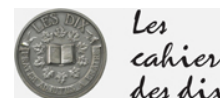


Les Cahiers des Dix



Monseigneur Olivier Maurault

Gérard Malchelosse

Number 33, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079661ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079661ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malchelosse, G. (1968). Monseigneur Olivier Maurault. *Les Cahiers des Dix*, (33), 9–12. <https://doi.org/10.7202/1079661ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Monseigneur Olivier Maurault

Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai accepté de mes collègues des Dix de rédiger moi-même, au début de ce Cahier, l'article nécrologique de Mgr Maurault. Comme le dit l'éditeur-délégué, je suis certainement celui du groupe actuel qui a le plus vécu dans l'intimité de Mgr Maurault. Notre amitié, qui n'a jamais été assombrie, date de 1916, lorsque j'entrai à la Société historique de Montréal, parrainé par un autre ami commun, Casimir Hébert. A l'époque, cette Société groupait la crème de nos chercheurs en histoire. Très tôt on me confia des charges diverses: vente de billets aux soirées de folklore, organisation de dîners, correction d'épreuves des publications, etc. Dans le même temps, Mgr Maurault recrutait les étudiants les mieux doués et les intéressait à l'histoire, au Cercle Ville-Marie. C'est ainsi que je connus, grâce à lui, Jean Bruchési, Yves Tessier-Lavigne, et que d'autres.

En 1917, j'organisai à la Salle Saint-Sulpice, au profit de ma revue *Le Pays Laurentien*, une soirée dont le conférencier était Benjamin Sulte. A titre de directeur de la bibliothèque, Mgr Maurault me loua la salle pour la somme de \$35.00. Lorsque je voulus le payer, il me demanda si j'avais fait de l'argent avec la soirée. Je lui répondis: environ \$50.00. « Donnez-moi \$15.00 et ça suffira », me répondit-il. Ce fut réellement le début de notre longue et indéfectible amitié. Nous étions liés pour toujours par amour de l'histoire.

Vers 1925 nous organisâmes des excursions historiques auxquelles participaient Aegidius Fauteux, E.-Z. Massicotte, Victor Morin et quelques autres. Un soir, au retour d'une petite excursion à Varennes, je reçus le groupe à une dégustation de fromages et vins à mon domicile de la rue Leclaire, à Viauville. Je proposai alors de cimenter nos excursions, nos relations, notre amitié par une organisation plus solide, à l'épreuve du temps, calquée sur le

Club des Dix qui avait existé à Ottawa et que je connaissais bien pour en avoir entendu parler par Sulte avant 1923. L'idée, peu à peu, fit son chemin. C'est un soir de mai 1934 que naquit l'idée de la fondation du groupe des Dix actuel. Nous nous réunîmes deux ou trois fois, et dressâmes une liste d'une quinzaine de noms, pour en arriver au groupe fondateur, dont il ne reste plus hélas! que Mgr Tessier et moi-même. Mais la Société reste vivante, et c'est ce qui compte.

Lorsque je déménageai rue Durocher, à Outremont, j'avais plaisir à recevoir à nos dîners mensuels les membres des Dix. Cela dura quinze ans. Ma mère, mon épouse et mes enfants nous préparaient de succulents repas. Mgr Maurault s'amenait tôt, vers 4 ou 5 heures, montait sans cérémonie à mon bureau de travail et lisait son bréviaire en attendant les autres. Quand ceux-ci se faisaient attendre, il descendait au salon et jouait du piano, puis il allait à la cuisine, humait les plats en cuisson, félicitait ma vieille mère qu'il chérissait beaucoup et avait toujours un bon mot pour ma femme et les enfants. Bref, il se sentait et était de la famille.

Quand Fauteux mourut en 1941, il accepta la tâche d'éditeur-délégué. Pour un an, dit-il, car son poste de recteur de l'Université de Montréal accaparait son temps. Il resta éditeur pendant plus de vingt-cinq ans, et combien de services il rendit à tous les membres! Ses remarques étaient toujours empreintes de la plus souple autorité. Même le notaire Morin, dont il écoutait les histoires rabelaisiennes avec une curiosité apparemment distraite, acceptait ses judicieuses remarques.

A sa mort, les journaux ont reconnu son grand mérite au service de la nation canadienne-française. Il fut un grand patriote, un grand éducateur. Tous sont d'accord sur ce point.

J'aimerais ici faire entendre une autre voix que la mienne, que d'aucuns trouvent peut-être trop personnelle, trop émotive ou trop intéressée. Je citerai quelques paragraphes d'un éditorial rédigé et lu au poste CJMS de Montréal par Paul Coucke, le samedi 17 août dernier. Cet émouvant témoignage n'a pas été, du moins à ma connaissance, publié dans les journaux. Il mérite d'être cité et retenu:

« Une autre grande figure du Canada-français et de la scène montréalaise n'est plus. Mgr Olivier Maurault, ancien recteur de l'université de Montréal s'est éteint à l'âge de 83 ans, après une vie consacrée au sacerdoce, à l'enseignement supérieur, aux lettres et à l'histoire de Montréal, cette ville qu'il affectionnait particulièrement.

« Tracer, en quelques mots, la biographie de ce religieux « gentilhomme » est une tâche fort ingrate. Les études qu'il a suivies, les diplômes, les doctorats, les titres qu'il a accumulés; les missions dont il fut chargé; les tâches qui lui furent confiées; ses écrits et sa participation à la vie sociale de son milieu, de sa ville, de sa province, de son pays, suffiraient, par simple énumération, à remplir le laps de temps qui m'est confié.

« J'ai souvenance de l'indulgence et de la compréhension qu'il m'a toujours témoignées, alors que, chroniqueur universitaire pour *La Patrie* quotidienne, je quêtai auprès de lui des explications qu'il n'aimait pas toujours donner. Son silence s'expliquait, je crois, du fait qu'il a toujours considéré l'université de Montréal comme une grande famille. Les affaires de cette famille ne regardaient pas forcément le grand public. Il y avait en lui, lorsqu'il devait livrer à la curiosité des journalistes certaines nouvelles, propres à l'université, une sorte de pudeur. Ses silences augmentaient l'estime que je lui portais et l'image combien attachante que je m'étais faite de ce religieux humaniste, image qui demeure vivace en moi.

« C'est qu'en dehors de ces rencontres professionnelles il m'est arrivé de bavarder avec lui, en toute simplicité, dans les jardins de l'université ou encore dans ce presbytère historique de Notre-Dame de Montréal. Voyageur infatigable, il retrouvait toujours avec plaisir sa maison couverte de vignes, entourée d'arbres, la « Maison du Recteur », bâtie sur le campus même de l'université de Montréal et aujourd'hui détruite.

« Il descendait souvent de la Montagne vers la Ville. Il y retrouvait à la Société des Dix, ses amis les historiens. Esprits vifs et bonnes fourchettes, les Dix ont servi pendant 25 ans l'Histoire. Il descendait de la Montagne pour présider les séances de la So-

ciété historique de Montréal. Il faut lire l'un de ses derniers ouvrages: « Confidences ». Mgr Maurault nous fait découvrir, avec une extrême gentillesse, le Montréal de la fin du siècle dernier. Il nous révèle tout le charme d'un Montréal, aujourd'hui disparu. Il descendait de la Montagne pour assister à des réceptions religieuses, civiques et même mondaines. Pour tous, il représentait une aristocratie qui, de plus en plus, tend à disparaître et qu'il avait polie au contact de ses maîtres, ces Messieurs de St-Sulpice. Pour ceux qui le connaissaient bien, il demeurait la simplicité même, car à cette aristocratie de gestes et de paroles s'ajoutaient des qualités de coeur, de pasteur. Aurait-il compris la jeunesse d'aujourd'hui? Je le crois! Car il était ouvert au dialogue. Il s'est retiré, modestement, sans bruit, laissant à d'autres le soin de diriger les destinées de l'université de Montréal qui fut, en partie, son oeuvre. Il s'est détaché de Montréal, des siens, par une lumineuse journée d'août, pour goûter, dans la Paix du Seigneur, un repos combien mérité. Son nom et son oeuvre sont cependant trop liés à notre Histoire pour qu'ils s'effacent à jamais.»

Voilà un témoignage impartial et dont personne ne peut mettre en doute l'exactitude. Quant à moi, j'ai perdu un de mes plus chers amis. Tous les membres des Dix également. Car personne plus que lui n'a mis en pratique notre devise: « Frater adjutus a fratre ».

Le Seigneur l'a sans doute aussi reçu en frère dans son royaume éternel. Nous qui l'avons perdu, c'est notre consolation de l'espérer.

Gérard Malchelosse